

D'échographie n° 171 (Jacques NORIN)

Marie-Claire Bancquart : **QUI VIENT DE LOIN** (Le Castor astral)

C'est l'histoire d'un poète tout près de mourir. Résolue. Il faut bien se préparer à faire le grand saut dans l'inconnu... *on est quitte / On a connu, on a usé, on a aimé / on attendait sans le savoir // Maintenant on repousserait la guérison.* Et puis ce n'est pas pour tout de suite, ce n'est pas maintenant... *le corps convalescent resserre autour de lui / toutes ses preuves de la vie.* Alors le corps les accumule, les vérifie, et c'est bien reparti, Marie-Claire Bancquart parle même de « maugréeuse, lente résurrection ». J'ai revécu, s'exclame-t-elle ! Et à nouveau, sans crier au miracle, elle devient attentive, avec le regard sensible de celle qui lit à travers les choses autour d'elle et se situe d'autant mieux dans la chaîne cosmique entre les étoiles bien réelles, les dieux qu'elle ne tolère que dans sa mémoire mythologique et les hommes au milieu desquels elle renaît, jusqu'aux herbes et insectes... et l'univers se reconstitue d'un coup. *Oui, un poète / a le monde entier sur les bras* Une chose est sûre, elle n'a plus la force de se coltiner avec l'honneur des guerres et des atrocités quotidiennes, elle préfère ressentir les petits bonheurs, si ce n'est le temps qui s'égrène inexorablement et qu'elle détaille ainsi : *quel absolu / d'une seconde !* et réitère plus loin : *Une rien du tout, une pas grand-chose / cette miette d'éternité / cette seconde...* Le temps qui demeure, le temps qui persiste devient un allié. Marie-Claire Bancquart n'exprime pas de fatigue à recouvrir l'existence après avoir manqué la perdre, mais sa poésie se fait plus intime, plus contemplative, elle s'exile volontairement quelque part en dehors d'une actualité qui la révolte. Elle s'interroge sur ce *no man's land* mental pour clore : *Qui peuple les ruines / de fanômes vivants ?*

13 €. 52, rue des grilles - 93500 Pantin. (Sur le site *Poezibao* le 29 juillet 2016).

Jean-Claude Martin : **QUE N'AI-JE** (*Tarabuste*)

Jean-Claude Martin se place sous le signe d'Apollinaire et livre des poèmes en prose très classique. Il divise son recueil en cinq parties égales, que je résumerai au thème concerné: l'aube, le lac, la neige, le soir et enfin, là je reprends le titre : *promesses ?*, thème plus diffus où se croisent le vent ou la forêt. On reste dans des thématiques basiques que le poète aborde avec modestie et humour, n'oubliant pas quelles ont été rebattues par nombre d'auteurs avant lui. Mais il y instille avec humilité sa petite musique personnelle, ses mots et ses images. *Le lac dort encore. Il a remonté une petite brume sur ses oreilles, les aubes sont traîtresse en cette saison.* Adeptes du jeu de mots, *Rien n'est plus « étant » qu'un étang !...*, adepte du clin d'œil, il sait s'interroger en contemplatif sur les mystères permanents du monde et de la nature *Manches d'un doux manteau sur les branches des arbres.* Si une réelle mélancolie teinte tous ses textes, il ne cède jamais à l'amertume, la tristesse ou la rancœur. *Le*

126

soir me surprend encore par sa douceur, son air de tendre indulgence. Il sait opposer justement promesses et illusions. Son écriture demeure caressante et bienveillante, ce qui est assez rare aujourd'hui, même dans cette comparaison : *L'air était dur comme les yeux derrière une croisée.* Jean-Claude Martin parle simplement des choses qu'il observe et qu'il aime, comme autant de fragments d'un bonheur à hauteur d'homme. Poésie naïve. -13 €.

Frédéric Houdaer : **PARDON MY FRENCH** (*Les Carnets du dessert de lune*)

Patrick Dubost l'indique très justement en quatrième de couverture : *Frédéric Houdaer vient du roman noir*, et cela explique beaucoup de choses. Et j'ajouterais de mon côté qu'il fait une sorte de hold-up sur la poésie. Le texte part la plupart du temps d'une situation vécue, très variée, souvent située à Lyon : inauguration d'un lieu culturel, voyage en car, en ferry, en voiture... et à partir de là, il décrit ce qu'il se passe : les personnages (souvent une femme), avec dialogue en italique, l'événement, l'incident, l'anecdote, la petite histoire, ce qu'il pense et constate. Rapidement, on s'attache au héros, *le narrateur*, aux péripéties qu'il raconte, dans son quotidien, souvent semblables à celles du lecteur dans leur diversité, et ce patchwork, c'est à la fois sa vie et le recueil. Le titre n'est jamais anodin, contribuant en contrepoint au texte. Lequel est écrit en vers, ce qui indéniablement apporte à son aspect poétique, et l'auteur n'hésite pas à écrire dans le vif : *...cette actrice de toute façon / juste bonne à faire la couverture de magazines prétentieux / que je ne citerai pas dans ce poème...* lui-même attestant ainsi la réalité de la chose et du genre. Sont importés directement du roman noir plusieurs ingrédients, comme l'humour, l'érotisme, le sens de l'observation, la vivacité du style... qui confèrent à son écriture une réelle originalité. On se laisse prendre aux micro-narrations, tant et si bien qu'on ne lâche le livre qu'à la fin. Mission accomplie.

12 €. 67, rue de Venise - 1050 Bruxelles (Belgique). Couverture de Philippe Houdaer.

Louis Bertholom : **AVEC LES ORTIES DU TEMPS** (Les Éd Sauvages)

Louis Bertholom, l'âge venant, s'interroge sur le temps. La métaphore du titre ne laisse pas de doute sur sa préhension. *Le temps, notion abstraite / n'existe ni ne passe / c'est nous qui passons....* Comment saisir, en effet, ce qui n'a pas de prise ? Une chose est sûre, on peut le constater, le compter lorsqu'on croise par hasard son reflet, rencontre des amis perdus de vue depuis un moment, ou encore dans ce poème où l'auteur, enfant espiègle, a laissé son empreinte dans le ciment frais, et peut mesurer ainsi

127